

## La fête est finie

*Marie-Antoinette* de Sofia Coppola

Gérard Grugeau

Numéro 129, octobre–novembre 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/10167ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grugeau, G. (2006). Compte rendu de [La fête est finie / *Marie-Antoinette* de Sofia Coppola]. *24 images*, (129), 61–61.

# La fête est finie

par Gérard Grugeau

Étonnamment, la genèse de *Marie-Antoinette* pourrait bien remonter à *New York Stories* (1989). Aux côtés des Martin Scorsese et Woody Allen, Francis Ford Coppola a réalisé le deuxième segment de ce film tricéphale et sa fille en a signé la scénarisation. Avec le recul, *Life Without Zoe* apparaît comme la matrice de l'œuvre de Sofia Coppola puisqu'il y est question d'une « pauvre petite fille riche », princesse ou reine avant l'heure, vivant seule à l'hôtel (ses parents artistes sont souvent en tournée) et fréquentant les lycées huppés pour enfants de millionnaires. Afin de se divertir, on organise des bals masqués. Une Marie-Antoinette costumée illumine déjà la fête de sa présence somptueuse et la réalité de la misère, celle du petit peuple, surgit en la personne d'un sans-abri menaçant. On connaît la suite. Vie éparpillée en suspens et adolescence instable (*Virgin Suicide*), difficulté de trouver sa place dans un monde régi par des codes inconnus et énigmatiques (*Lost in Translation*) : le monde selon Sofia Coppola se précise peu à peu. À la fois d'une stimulante complexité et d'une audacieuse liberté, l'œuvre attachante de la cinéaste s'inscrit dans l'entre-deux problématique des exils intérieurs, là où le cinéma et ses potentialités consolantes contribuent à édifier ce sentiment d'appartenance qui, seul, permet de réaliser pleinement son destin. Destin en cinéma pour la jeune réalisatrice américaine qui, étrangère en France, tourne dans les dorures du XVIII<sup>e</sup> siècle. Destin plus tragique dans le cas de l'« Autrichienne » qui, étrangère à la cour de Versailles, finira guillotinée dans les clameurs déchaînées de la Révolution de 1789. Deux destins mais un même besoin fort d'exister, en toute indépendance, pour réinventer dans l'ivresse extatique un monde à la mesure des rêves et des envies des jeunes filles en fleur.

Fi de la rigueur historique pour évoquer la vie tumultueuse de l'héritière des Habsbourg, de son arrivée à la cour de France à l'âge de 14 ans jusqu'à la fuite de la famille royale, loin des fastes effrénés de



Une œuvre attachante, à la fois d'une stimulante complexité et d'une audacieuse liberté

Versailles. À peine rappellera-t-on ici l'engagement de la France aux côtés des séditieux luttant contre l'Angleterre en terre d'Amérique. À peine, dans une magnifique séquence qui scelle par anticipation le destin de la reine et ramène au premier plan le refoulé de l'Histoire maintenu jusque-là en hors-champ, verra-t-on Marie-Antoinette s'offrir au balcon, les bras en croix, à la colère noire du peuple de Paris affamé. Pour Sofia Coppola, l'intérêt est ailleurs, dans une irréalité presque enfantine ouverte à toutes les fantaisies. Musique pop rock moderne, débauche de pâtisseries et de costumes, couleurs criardes : dès le prologue kitsch, le ton est donné. Versailles, sur lequel règne encore le roi Louis XV (et la vénéneuse comtesse Du Barry), y sera représenté comme un microcosme anachronique, en marge du monde, se mirant dans la superficialité ostentatoire de ses rituels au faste décadent. Perdue de prime abord dans cette jungle mystérieuse bruisant de mille intrigues, Marie-Antoinette finira par apprivoiser ce milieu hostile une fois reine aux côtés de Louis XVI, son époux qui la délaisse. À force de durs apprentissages, elle imprimera son énergie adolescente au quotidien de la cour. Un grand bal masqué marquera sa prise de possession de ce vaste terrain de jeux qui, de fêtes en frivolités, la mènera à sa perte. Dernier plan : une pièce dévastée du château. La fête est finie, le réel a repris ses droits. Le souffle de la Révolution a tout balayé.

Fascinée par le personnage, Sofia Coppola s'en tient pratiquement au seul point de vue de son héroïne insouciant qu'elle filme en plans rapprochés dans un rapport d'intimité affectueux, tout en alternant avec des plans plus larges qui captent l'étiquette et le décorum surchargé d'une cour en éternelle représentation. Alliant musiques anciennes (Rameau) et modernes (Bow Wow Wow, Siouxsie, The Cure, New Order), Sofia Coppola inscrit son univers dans une modernité séduisante à la cohérence intrinsèque. D'une beauté visuelle constante, avec ses espaces chorégraphiés et ses ellipses temporelles d'une suprême élégance, ce biopic « hype » trouve bien sûr un écho naturel dans le narcissisme exacerbé d'un monde contemporain au matérialisme aveugle. Il manque peut-être à *Marie-Antoinette* un sens de la dérive tragique qui en ferait en bout de course un grand feu d'artifice d'émotions digne des jardins de Versailles. Mais dans son essence, cette plongée ambitieuse dans un genre cinématographique des plus codifiés (le film d'époque) ajoute, pour Sofia Coppola, une pierre marquante à l'édification d'une œuvre à l'intelligence créatrice et à l'unité exemplaire qui, d'un film à l'autre, multiplie les correspondances fécondes. 

États-Unis, 2006. Ré. et scé. : Sofia Coppola, d'après Antonia Fraser. Ph. : Lance Acord. Mont. : Sarah Flack. Supervision mus. : Brian Reitzell. Décor : Kiki Barrett. Int. : Kirsten Dunst, Jason Schwartzman, Aurore Clément, Judy Davis, Asia Argento, Rip Torn, Rose Byrne, Marianne Faithfull. 120 minutes. Couleur. Dist. : Sony Pictures.